Ces barrages que nous faisions

En même temps que venait le printemps, la neige fondait. On l'avait amassée sur les bords de route. C'est là que le triangle l'avait repoussées Elle s'était tassée, elle s'était noircie, elle prenait des allures peu ragoûtantes, ces vieilles neiges, parmi laquelle on décelait des débris divers. Tout cela serait repris plus tard par la nature qui recycle à peu près tout, pourvu que l'on ne parle pas de plastique et de ferraille.

Et ces masses de neige, tout en fondant, donnaient de l'eau que l'on voyait couler en bordure du trottoir. Alors, avec la neige qui restait, il était bien tendant de faire des barrages. Les voitures n'étaient pas trop nombreuses, le cantonnier ne pouvait pas toujours nous surveiller.

Ces beaux barrages, ces constructions sommaires sorties de nos mains. Quel entassement de neige parfois, et combien d'eau ces retenues pouvaient arrêter. On en jouissait. Plus t'es gros, plus tu nous fais plaisir, mon barrage. Et puis la joie aussi était d'ouvrir celui-ci pour voir toute cette eau s'échapper en remous brunâtres et suivre la bordure du trottoir jusqu'à la prochaine bouche d'égout. On était en bottes. On se mouillait quand même. Mais il y a que surtout, l'on jouissait. Jusqu'au moment où notre cantonnier, redouté comme personne d'autre, venait nous chasser tout en détruisant nos œuvres. Ô le salopard que voilà !

Le mois de février était d'ordinaire le mois le plus froid de l'année. On se souvenait encore de celui de 1956 qui avait été particulièrement rude. Avec une bise terrible, qui vous bouchait les pare-neige, qui vous glaçait les maisons et où les conduites d'eau gelaient. Isolation… c'était-là un mot parfaitement inconnu. Le froid passait sous les portes et les fenêtres, traversait les murs. Il gagnait les granges dont les grandes portes ne ferment pas souvent très bien et où les murs givraient. Il cernait les appartements. Certes quelques-uns avaient depuis longtemps déjà le central. Mais pour les autres, c'étaient encore les poêles individuels et ancestraux de toutes espèces. On allait des chambres pour bourrer les fourneaux aux casiers à bois glacés placés au fond des granges ou des remises. Charbon, boulets, briquettes, sciure, bois, mazout, le village se chauffait de toutes les manières possibles, frigorifié sous la bise.

Puis venait mars, avec des journées plus longues déjà. Un soleil plus haut dans le ciel. Parfois des bouffées de foehn faisaient glouglouter les chenaux. Et sur les routes principales goudronnées, comme sur les secondaires qui restaient encore de terre et de gravier, la neige fondait. L'eau coulait le long des pentes en ruisseaux boueux qui prenaient plus d'importance au fur et à mesure que l'on descendait vers le bas du village. Les enfants avaient mis leurs bottes, pris la pelle à leur père et pataugeaient dans l'eau glacée. C'étaient des ruisseaux qui vous remplissaient un barrage de neige

en deux minutes. Les voitures, qui n'étaient pas trop nombreuses, les éventraient parfois, giclant des trombes d'eau, mais le plus souvent les évitaient soigneusement.

L'eau venait des champs, du plat des Cruilles, et arrivait sur le Crêt-du-Puits encore non goudronné. C'est là que nous faisions nos plus beaux barrages. Des immensités à nos yeux d'enfant. L'eau s'y accumulait. Il fallait les épaissir, les surélever, les élargir pour contenir cette eau terreuse qui apportait avec elle des blocs de neige. Et puis, ô joie suprême, nous éventrions nos barrages. L'eau s'engouffrait par ces ouvertures, les agrandissait, coulait à gros bouillons sur le chemin où elle emmenait tout avec elle. Elle progressait rapidement. On la suivait à grands pas. Elle arrivait au collège, passait par-dessus les grilles; elle rongeait les bords du chemin, creusait la neige pour arriver enfin au bas du village. C'était superbe et passionnant.

Depuis longtemps nous avions les pieds mouillés, avec des bottes trop courtes ou peut-être même percées. Mais les heures étaient belles quand même dans la neige et l'eau glacée. Le cantonnier bien sûr n'appréciait pas nos travaux. D'ailleurs, cet homme, qu'aimait-il? Les enfants... c'était l'ennemi plus encore que les intempéries. La lutte permanente entre lui et nous. Parce qu'on glaçait les routes avec nos luges. Des gens se plaignaient que le Crêt-du-Puits n'était plus abordable ou que le chemin de la gare était dangereux pour les personnes âgées qui prenaient le train. Aussi le voyait-on lancer des pellées de gravier avec une rage presque sauvage et par cela détruire irrémédiablement nos pistes de luges. Et s'il avait rendu les chemins moins délicats pour ces vieux qui éviteraient dès lors de se démantibuler au bas du Crêt-de-la-Gare, ce n'en était pas moins pour nous un affront insupportable. Pire, une véritable déclaration de guerre!

Ce fut d'abord Gniolaz, au visage terreux et émacié, à la silhouette osseuse, et au manche de pelle plus menaçant qu'un gourdin. Une terreur! Vint ensuite C***, homme épais et à la lèvre charnue, l'hiver constamment de méchante humeur, voyant en chaque flocon un ennemi personnel, en chaque chute de neige un peu conséquente une calamité. L'un comme l'autre nous saboteraient de même nos installations hydrauliques.

Notre cantonnier, l’homme à la pelle vengeresse, Marcel Golay dit Gniola, né le 2 mai 1891.

Il y en avait, de la neige à peller. Tout autant plus tard à fondre. D’où nos barrages ! Ces si beaux barrages. Ici aux Chappes où ce serait l’affaire des autres.